

La lessive à la Corelle.

Ecrits souvenirs de Geneviève SCHMITT (entre 1905/1915)

On en parlait plusieurs jours à l'avance. Ma mère regardait le ciel, mon père poussait un petit coup d'ongle sur le thermomètre, la lune aussi avait son mot à dire, « hier soir elle avait une « cour »- mais non, le beau temps a pris au premier quartier, il fera du soleil, car la bise se lève.....

Vers 6h ½ c'était le réveil général, maman était déjà en bas, 3 femmes Il s'agit de : Berthe BOULARD, Louise

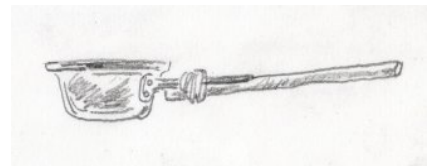
.....Juliette.....attendaient que l'on ouvre la grille, et se dirigeaient vers la porte de Bibi dans la pièce donnant sur la vallée, un énorme cuveau attendait placé à une certaine hauteur sur un sorte de trépied de bois, le feu était allumé sous l'énorme chaudron de cuivre noirci, où bouillait une eau troublée par de la cendre de bois bien triée et conservée propre avec soin et un peu de savon déjà fondu (du savon de Marseille en gros pain carré beige).



Chaudron



Cuveau

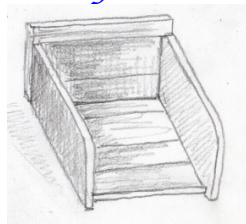


Casserole emmanchée

Dans le cuveau s'entassait le linge descendu du grenier où il attendait pendu sur une perche. En premier le plus sale, les torchons qui avaient déjà subi un premier trempage, ensuite les serviettes, les taies et les draps toujours de 8 à 20 et puis le petit linge à peine porté, il faut dire que ces lessives n'étaient guère faites que tous les deux mois, évidemment en raison du nombre d'habitants ou d'invités.

Lorsque tout était bien rangé, on mettait sur le cuveau le « fleurié ». C'était un drap de très grosse toile de chanvre, qui ne servait qu'à la lessive.

Puis une des femmes attrapait une vieille casserole très bien attachée à un long bâton et elle commençait à verser l'eau tiède (pour ne pas échauder les tâches du linge) en prenant le moins de cendres possible, peu à peu le linge était mouillé, alors on mettait un seau et on ôtait le bouchon du trou d'écoulement, à la base du cuveau et on remettait cette eau à chauffer. Je pense qu'il fallait au moins 3 à 4h pour que l'eau de trempage ressorte en bas presque bouillante. Sur le coup de 10h les femmes venaient rapidement casser la croûte. Sur des brouettes on mettait de grands paniers d'osier où on entassait le linge encore brûlant, plus le linge de couleur qu'on ne bouillait pas.



Caisse

Chaque femme prenait sa « caisse » et ses chiffons, (c'était une caisse de bois fermée de trois côtés que la laveuse posait au bord des bassins d'eau et qui l'empêchait d'être mouillée, lorsqu'elle s'agenouillait par terre « dans la caisse ».

Les battoirs, les brosses (de chiendent) et les langues se mettaient en route au fur et à mesure le linge bien lavé était lancé dans le bassin de rinçage puis tordu et remis dans les paniers.

Pendant ce gros travail à la « CORELLE » (fontaine d'eau excellente) maman s'activait devant le fourneau à 11h elle avait déjà sorti du four une galette à la flamme, toute dorée que, vite, elle nous envoyait porter aux laveuses qui s'en délectaient. Puis vers midi, 1 h (nous avons déjà déjeuné) les laveuses revenaient poussant fort la charrette à deux roues ou la brouette. Pendant que les femmes se restauraient notre

travail commençait, peu à peu nous emportions les draps sur le Pâquis, qui était encore une énorme prairie que l'on fauchait au printemps et là, sur l'herbe propre (pas de poussière d'auto) on étendait les nappes et les draps, une pierre pour maintenir à chaque coin. Je m'asseyais, avec un livre ; mais si par malheur il y avait un peu de vent c'était une course continuelle pour que ces « saprés » draps ne s'envolent pas et consentent à sécher au plus vite. Leur repas terminé les laveuses avaient accroché à des cordes tout le petit linge dans le jardin ou étendu sur les groseilliers et en descendant, on pensait à une chute de neige en plein mois d'août ! Tout le matériel de lessive était rangé dans la petite maison, le chaudron lavé, le cuveau au soleil en attendant le mois prochain.

Dès que les draps étaient secs, on commençait le pliage, on détirait dans la longueur, on les pliait selon leur catégorie et ils étaient prêts à être empilés dans l'armoire où ils se repassaient sur leur poids (tout était en fil de Gérardmer blanchi sur pré).

Après le goûter, les laveuses repartaient joyeuses de cette journée de soleil en emportant 1 franc tarif général (mais cela fait combien ?) elles avaient bien mangé et gardaient un souvenir ému de la galette chaude reçue à 11 h. Cette maison SCHMITT était vraiment une bonne maison. Et après, nous, les filles et la mère on repassait, après avoir recousu les boutons et les volants de dentelle décousus ! Zélie venait parfois repasser les chemises d'homme.

C'était le bon temps !!!

Pas d'autos (mais des bicyclettes !) Pas de radio (le piano, on chantait le soir Mireille et les cloches de Corneville et l'Ave Maria de Gounod !)